7e Année - No 21. - (Édition de guerre). Le No : 30 centimes 2 Juin 1917.

Le Courrier
CINÉMATOGRAPHIQUE

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 28, Bd St Denis, PARIS
CH. LE FRAPER
DIRECTEUR-FONDATEUR
IMPRIMERIE : 58, rue Grenéta, PARIS
TÉLÉPHONE { Direction : NORD 56.33
Imprimerie : CENTRAL 66.64
Ad. Télégraphique COURCINÉ-PARIS

Paolo Guglielmi 17

Tous les AS

Les Misérables
Patrie
La Glu

Les Mystères de Paris

Roger-La-Honte

Rocambole
sans Famille

CHEZ

PATHÉ



7e Année - N° 21. - (Édition de guerre). Le N° : 30 centimes 2 Juin 1917.

Le Courrier

CINÉMATOGRAPHIQUE

ORGANE HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DE LA CINÉMATOGRAPHIE
DES ARTS, SCIENCES ET INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

ABONNEMENTS :
FRANCE
Un an. . . . . 15 fr
ÉTRANGER
Un an. . . . . 20 fr.

Directeur : CH. LE FRAPER

Rédaction et Administration :
28, Boulevard Saint-Denis, PARIS.

TÉLÉPHONE : *Direction :* Nord 56-33 / *Imprimerie :* Central 66-64

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
COURCINÉ-PARIS

Choses et Autres

par Ed. BENOIT-LÉVY

Pourquoi Le Fraper m'envoie-t-il l'injonction réitérée d'avoir à donner au « *Courrier* » un article, alors qu'il sait que c'est pour moi un travail pénible, à ajouter à tant d'autres occupations ! Il faut que j'obéisse... et je n'ai rien à dire ! « Ecrivez quand même », me dit-il !... J'écris donc, mais je vous engage, mon cher lecteur, à passer à la page suivante sans lire ma prose.

Vrai, je suis fatigué d'écrire. Et puis, je suis dans la même situation que Francis Mair, qui me disait l'autre jour : « Je viens de recevoir un taidiot, et, certainement, il est sans parti-pris, tout le appréciations des journaux cinématographiques sur les films. Trois ou quatre trouvent *Les Lois du Monde* bien et pas banal ; un autre trouve ce film idiot, et, certainement, il est sans parti-pris, tout le monde le sait. Alors, je cesse de faire des scénarios... comme cela, j'éviterai des critiques tellement dissemblables qu'on ne peut rien y comprendre. »

Ah ! mon cher Francis Mair, comme je vous envie ! Vous avez le droit de ne plus composer de scénario... mais moi, je n'ai pas le droit de ne plus écrire, de ne plus parler. Il y a des idées que j'ai à cœur de soutenir et de faire aboutir. Jusqu'à ce moment, point de répit. Quand le succès aura récompensé les efforts de ceux qui pensent et qui agissent, on pourra se retirer sous sa tente, on aura mérité le repos. Puisse ce jour être prochain !...

De même que je souhaite prochain le retour de Le Fraper, pour bien des raisons, et aussi pour qu'il puisse reprendre la plume qu'il manie si bien. Cette question de l'appréciation des films (que je viens seulement d'effleurer) est une des plus délicates qui soient ; il la traitera avec la franchise et le courage que nous lui connaissons... Je n'ai pas le droit de dire ma pensée à ce sujet, je me contente de signaler et de poser la question.

Je n'apprendrai rien à personne en disant qu'il vient de se fonder, dans notre corporation, une « Œuvre Philanthropique » qui était absolument indispensable et dont les statuts vont paraître incessamment ; de même en annonçant aussi la prochaine création de la « Mutuelle du Cinéma », dont l'utilité n'est pas non plus à démontrer. Avec la *Ligue française du Cinéma,* qui est en voie de constitution, lente mais sûre (on ne peut pas tout faire à la fois), voilà notre industrie en bonne voie d'organisation intérieure.

J'ai cependant encore à insister sur la nécessité de compléter l'organisation des Fédérations régionales ; celles de Lyon, du Midi-Est, du Midi-Ouest, du Centre, existent. Celle de l'Est se recueille pour les raisons que l'on sait, celle du Nord plie sous le joug boche ; celle de l'Ouest va se constituer. Il manque encore la Fédération de Paris et de la région parisienne, dont l'actif président du syndicat, l'ami Brézillon, est le président tout indiqué. Je voudrais que *tous les directeurs* fissent partie de leur fédération régionale et fissent preuve d'un esprit réel de solidarité en soutenant par des cotisations sérieuses les œuvres de bienfaisance et les fédérations. Les délégués des fédérations se réuniraient en séances plénières à Paris, une fois, deux fois par an, chaque fois que cela serait utile à l'en-

semble de la corporation, et ils élaboreraient le règlement de leur union.

Je ne suppose pas que ce projet soit utopique... non plus que le rêve de voir l'industrie cinématographique posséder un siège, au centre de réunions dignes d'elle et de son importance. Chambre syndicale, Ligue française, Œuvre philanthropique, Mutuelle, Union des Fédérations, doivent avoir un siège commun, où l'on puisse recevoir à l'occasion les représentants des Syndicats étrangers et où chacun puisse trouver journaux, livres, revues... et consultations.

Je souhaite autre chose encore : c'est la création d'une « Banque de l'Industrie cinématographique ». J'ai vu, depuis dix ans, bien des projets échouer faute de fonds et bien des gens être obligés de renoncer à des affaires sérieuses par manque de concours. Est-il ou n'est-il pas utile de posséder cet organisme financier, qui pourra contribuer à la mise sur pied des affaires nouvelles et diverses qui vont se présenter à chaque instant, et qui sera, si l'on veut, une Banque coopérative, comme il en existe déjà ?

Pour traiter cette question et d'autres encore, il faut se voir, causer, créer un esprit corporatif, faire appel aux sentiments de dévouement et de solidarité... au lieu que l'on n'a rencontré trop souvent qu'égoïsme et jalousie. Mentalité à changer... et qui changera.

Ce n'est que par l'esprit d'union que nous arriverons à triompher des attaques qui pleuvent sur nous ; ouvrons nos parapluies, c'est très bien, mais cela ne suffit pas, il faut se défendre. Imitons le ministre du Ravitaillement : on l'attaque, il se défend...

Puisque le nom de M. Violette vient sous ma plume, il faut que je rappelle à ceux qui l'ont oublié — à tout le monde, par conséquent — que nous devons au député de Dreux un projet de loi sur la publicité criminelle, qui fut voté par la Chambre en 1910 (j'avais moi-même saisi de cette question la Presse de l'Enseignement) et que M. Ferdinand Dreyfus, rapporteur au Sénat, ne rapporta jamais.

Le projet de M. Viollette est à reprendre aujourd'hui.... mais personne n'osera plus le voter... il est bien plus facile de prendre comme bouc émissaire le cinématographe ! Voilà une question à reprendre !... Je m'aperçois un peu trop tard que j'aurais peut-être mieux fait de consacrer à l'ancien projet Viollette la place dont j'avais à disposer dans ce numéro et que j'ai bien mal employée. Mais je suppose que le lecteur aura suivi le conseil que je lui ai donné et qu'il ne m'aura pas lu...

Ed. BENOIT-LEVY.

Les Films de la Semaine

par Edmond FLOURY

PATHÉ FRÈRES

PATHÉ-COLOR

LES BELLES PLAGES DE FRANCE

" Arcachon "

Plein air en couleurs ; sites très pittoresques.

POUR ROMPRE AVEC HÉLOISE

Comique

Robert des Alouettes, un charmant garçon, qui a pour amie la belle Héloïse, et pour intime Jacques Daipruno, est allé ce matin demander au docteur Finasson la main de sa fille Suzette.

Le docteur, après l'avoir ausculté, le déclare « bon pour le service... conjugal », et l'accepte pour gendre.

Cependant, ainsi qu'il arrive souvent en pareil cas, une lettre anonyme prévient le docteur que Robert n'a pas rompu avec certaine jeune personne qui, depuis six mois, préside aux joies de son cœur...

« Si vous voulez que je vous accorde la main de ma fille, écrit le docteur à son futur gendre, je vous donne 24 heures pour opérer toute rupture. »

Rompre !... Voilà bien le difficile... Robert a, jusqu'à présent, reculé devant cette inéluctable formalité. Il faut que son ami Jacques Daipruno lui prête main forte. Avec la clé de Robert, il entre chez la belle Héloïse. Robert arrive sur ces entrefaites, découvre son pseudo rival, joue la scène de l'amant trahi, et celle de la rupture... Malheureusement pour lui, la belle Héloïse démolit ce scénario si bien bâti, en administrant à Daipruno une maîtresse gifle, pour lui apprendre à ne plus jouer les intrus, et Robert ne saurait comment s'en tirer, s'il ne survenait un troisième visiteur : coup de théâtre ! C'est le futur beau-père, ami lui aussi de la belle Héloïse, et qui, sans préméditation, lui fournit son dénoûment... Quant à l'épilogue, c'est Daipruno qui en fera les frais :

— « O belle Héloïse, conclut-il... Lâchez des Alouettes pour Daipruno et que nos deux âmes soient unies pour jamais !... »

Métrage : 340 mètres environ.

Très amusante fantaisie du spirituel Gambard, interprétée par la belle Séréna. La pièce aurait gagné à être jouée un peu moins précipitamment, nous n'avons pas eu le temps d'apprécier les jeux de scène.

LES EXPLOITS DE MARIUS

..Dessins animés d'une fantaisie désopilante et d'une adresse remarquable dont l'auteur est M. Robert Lortac.

Métrage : 130 mètres

RAVENGAR

(9e épisode)

" Le Manteau Magique "

..Ravengar, grâce à un talisman (un manteau magique), accomplit des exploits de plus en plus extraordinaires. Nous marchons ainsi de surprise en surprise, nous acheminant tout doucement vers le dénouement qui point à l'horizon.

Métrage : environ 650 mètres

LA COUPE D'AMERTUME

Comédie dramatique

Le capitaine au long cours Brachini, resté veuf avec une grande fille, Simone, a épousé en secondes noces Micheline, coquette et dépensière, qui supporte mal la présence de sa belle-fille. Quittant pour quelques mois la France, le capitaine supplie sa femme d'être douce pour Simone, mais, bientôt, la mésintelligence entre les deux femmes ne fait que s'accentuer et, pour se libérer de la rude tutelle de sa belle-mère, Simone va prier son amie Alice de la faire entrer dans la banque Joël où elle est employée.

Le fondé de pouvoirs, Jacques Fernoux, consent à la prendre dans son service, et bientôt s'intéresse à sa jeune protégée. Pendant ce temps, Micheline demande au jeu les ressources que la situation de son mari ne peut lui offrir, et elle rencontre autour des tables de baccara son frère de lait, Alfred Dutilloy. Celui-ci, complètement décavé, cherche à réaliser une affaire en épousant une jeune fille de bonne conduite et de famille honorable. Micheline pense à Simone, et conduit si adroitement sa barque que la jeune fille accepte celui qui s'offre à elle.

Jacques Fernoux, épris de Simone, voit avec peine s'accomplir les fiançailles avant qu'il ait eu le temps lui-même de poser sa candidature. Mais le jour même du mariage, Alfred Dutilloy disparaît après avoir envoyé une dépêche P. P. C. : Il a touché la forte somme et va la manger avec sa petite amie Florise. Un mois plus tard, pendant une nouvelle absence du capitaine, Simone, malade, a été transportée dans une maison de santé sur l'ordre de sa belle-mère. Mais Simone a surtout besoin de confiance et de tendresse ; Jacques Fernoux lui offre de s'installer avec son amie Alice, dans sa villa inoccupée du Vésinet, où la jeune fille, en effet, recouvre vite la santé.

Sur ces entrefaites, le parrain de Simone revient d'Amérique, fortune faite. Il se fait précéder d'un chèque de 100.000 francs pour sa filleule. Micheline intercepte sa lettre, prévient Alfred Dutilloy, et celui-ci fait enlever sa femme ; il a la loi pour lui et nul ne peut intenter une action en justice. L'arrivée du parrain dénoue la situation. Convaincu d'avoir, de complicité

avec Micheline, détourné le chèque de 100.000 francs, Dutilloy est invité à accepter le divorce, tandis que Micheline est chassée de la maison familiale.

Affiches. — Métrage : 1.130 mètres

Drame émouvant dans lequel nous avons reconnu Mlle Andrée Pascal, toujours touchante; Mlle Maud Gauthier, une belle-mère peu commode ; M. Godeau, brave capitaine au long cours qui devrait se montrer envers sa femme aussi sévère qu'il doit l'être pour ses marins.

MM. Maurice Fleury et André Le Faure ne méritent que des éloges. Bonne photographie.



GAUMONT

FLEURS D'AUTOMNE

Albert, un élégant et fortuné cultivateur du pays de Salamanque, aime passionnément Léda, la fille de riches laboureurs espagnols, mais la jeune fille a déjà donné son cœur au comte Eugène, propriétaire des environs.

Un soir, Léda s'enfuit de la maison paternelle, et l'automobile du comte Eugène l'emporte au château. Maintenant, personne ne reconnaîtrait la petite paysanne d'autrefois, sous les luxueuses toilettes que lui offre le comte, son amant.

Bientôt, le luxe et l'oisiveté pèsent à la jeune femme, elle devient triste et morose. Inquiet de ce changement, le comte cherche à distraire Léda en donnant de grandes fêtes, mais celle-ci s'oppose à ce que la jolie Carmen, la fiancée de Germain de Villeneuve, y soit conviée. Le comte rit de ses craintes : « Tu es jalouse de Carmen, je le vois », et sans tenir compte de la demande de Léda, il invite Carmen et son fiancé.

Les fêtes se succèdent au château. Comme le craignait Léda, Carmen s'éprend d'Eugène, et bientôt la vérité lui apparaît. Le comte et Carmen ont un soir un entretien amoureux ; Germain de Villeneuve les surprend, et la discussion, très violente, qui éclate entre eux, se termine par un duel dans lequel le comte est blessé.

Après cet incident, le calme renaît au château, et Léda vit heureuse, croyant avoir reconquis pour toujours le cœur de son amant. Un petit enfant est né, resserrant encore davantage les liens affectueux qui les unissaient.

Un jour, Albert, qui est venu à la ville pour y trouver l'oubli, rencontre dans un jardin public le comte et Léda, et sa passion pour la jeune femme se réveille brusquement. Il cherche à connaître la vie de celle qu'il aime : elle n'est pas heureuse, son ami mène une vie désordonnée, et de fréquentes scènes troublent leur foyer. Léda cherche par tous les moyens à reconquérir son cœur, mais un jour, Eugène la chasse. Elle rassemble ses bijoux, prend son enfant, et s'enfuit de cette maison où elle a tant souffert. La malheureuse s'est réfugiée dans une modeste chambre, mais le peu d'argent qu'a produit la vente de ses bijoux est vite dépensé, la misère la guette et l'étreint.

Cependant Albert veille sur elle. Apprenant que Léda est atteinte d'un mal terrible, incurable, il la prie d'aller vivre chez sa mère. Cette dernière refuse tout d'abord, mais à la vue de la jeune mère mourante, et du petit enfant qu'elle serre sur son sein, elle s'attendrit et les prend tous deux chez elle.

Les jours passent, l'état de Léda s'aggrave, les médecins lui conseillent de retourner au pays natal. Albert va voir le père de Léda, et le vieillard, touché de tant d'infortune, consent à reprendre son enfant.

De jour en jour, Léda dépérit. Un soir d'automne, sentant sa fin venir, elle supplie la mère d'Albert d'aller prévenir le comte Eugène de son état. Le comte vient au chevet de la mourante, qui ressent à sa vue une joie immense. Mais le père de Léda revient et le visiteur quitte brusquement la maison. Léda est prise alors d'un violent accès de toux, et elle expire en quelques instants.

A ce moment, Albert rentre des champs, rapportant un gros bouquet de fleurs. Inquiet de ne pas apercevoir sa bien-aimée par la fenêtre, le jeune homme pénètre chez elle ; il comprend soudain ce qui s'est passé, et dépose un dernier baiser sur le front glacé de Léda.

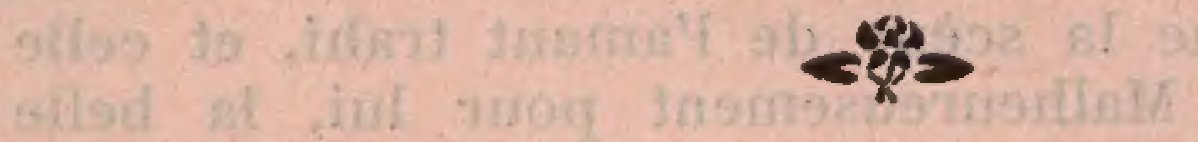
Métrage : 1.525 mètres

En même temps que nous admirions cette comédie sentimentale des mieux venues, nous avons pu contempler de très jolis sites d'Espagne ; la photographie, qui fait honneur à l'opérateur, a séduit l'assistance. Les artistes sont excellents, en particulier du côté féminin.

ROUTE DE VILLARD DE LANS

Panorama en couleurs, très joli, mais trop court ; nous sommes arrachés trop vite au charme sous lequel il nous tient. C'est dommage !

Métrage : 82 mètres



L. AUBERT

LA MISSION STANLEY AU NATAL

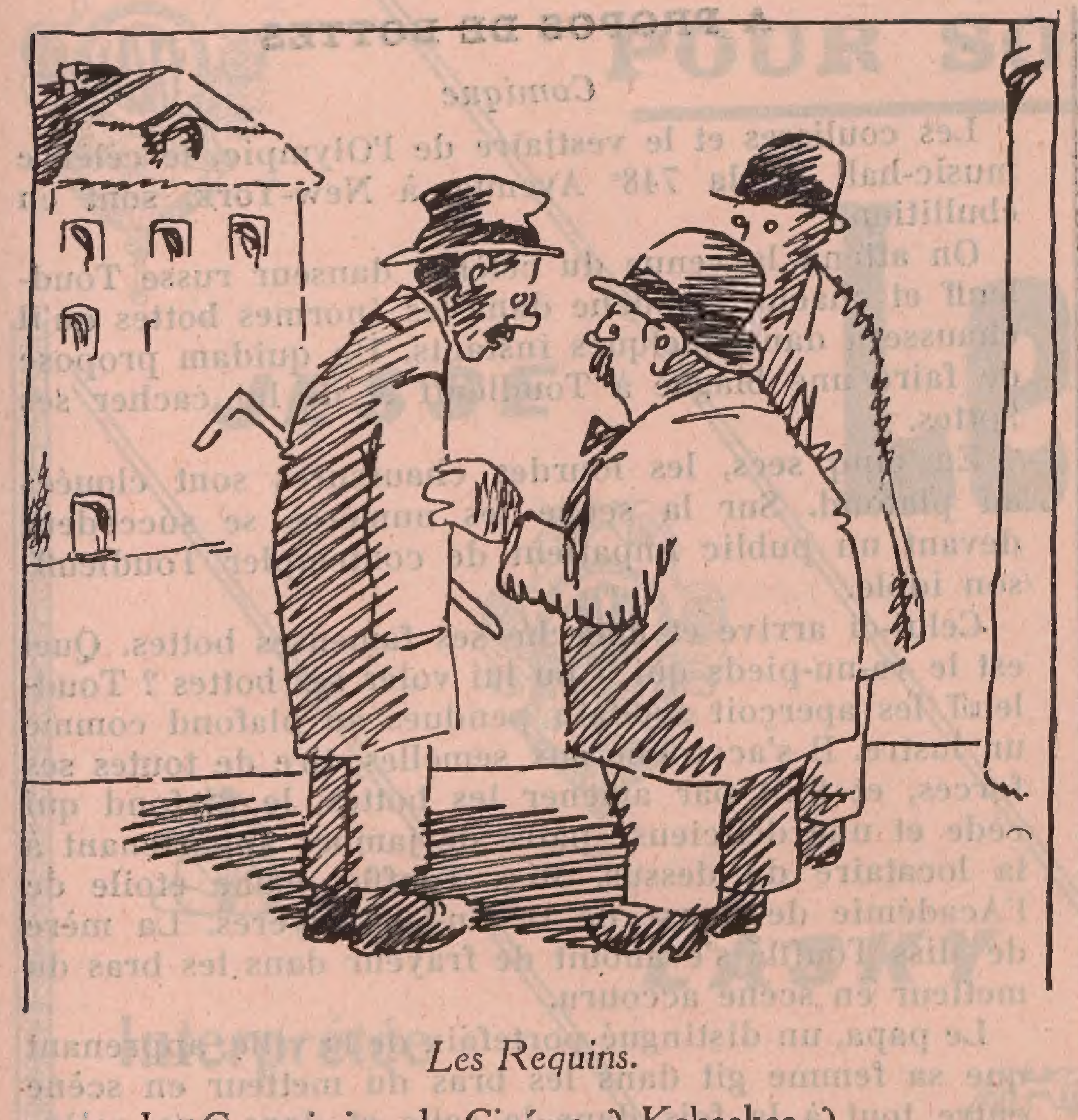
Documentaire

Le village Stanley au Natal. — Les Indigènes sortent d'un service religieux. — Un forgeron. — Départ pour les champs. — Le maïs est moulu. — Une méthode inconnue. — Hors du village, les Indigènes mènent la vie primitive. — Le coffre-fort de Madame. — Les femmes mariées appelées « « Umfazi » sont reconnues à leur coiffure. — Les jeunes filles s'appellent « Intombis » et se reconnaissent à leur coiffure. — Les Guerriers. — Le chef passe son temps à fumer. — Le départ des femmes à la fontaine. — Un troupeau. — Les petits s'instruisent dès leur jeunesse. — Une dispute pour le grain. — Trop occupés pour parler.

Longueur : 150 mètres environ.

Documentaire intéressant mis en valeur par une splendide photographie.

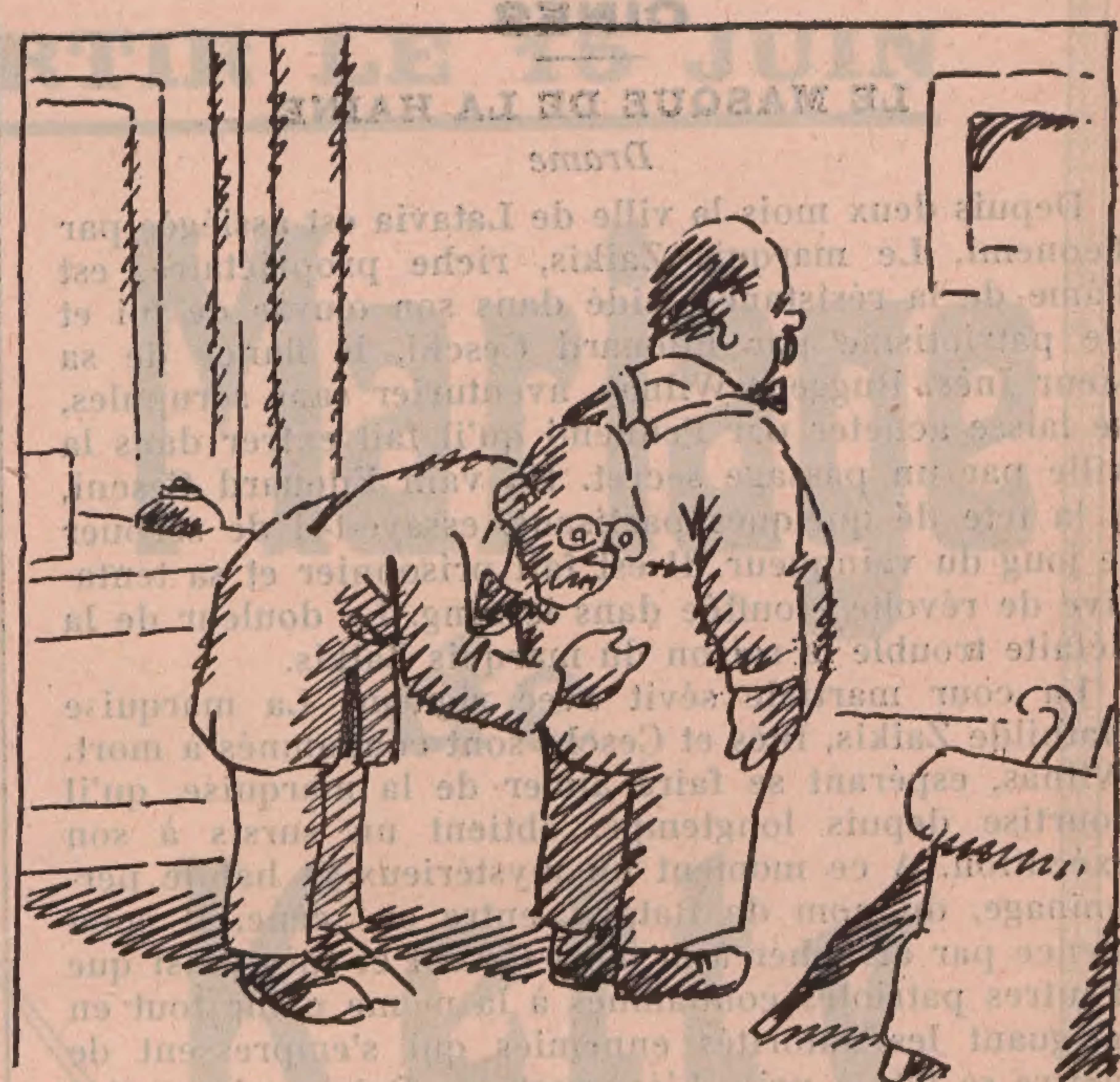




Les Requins.

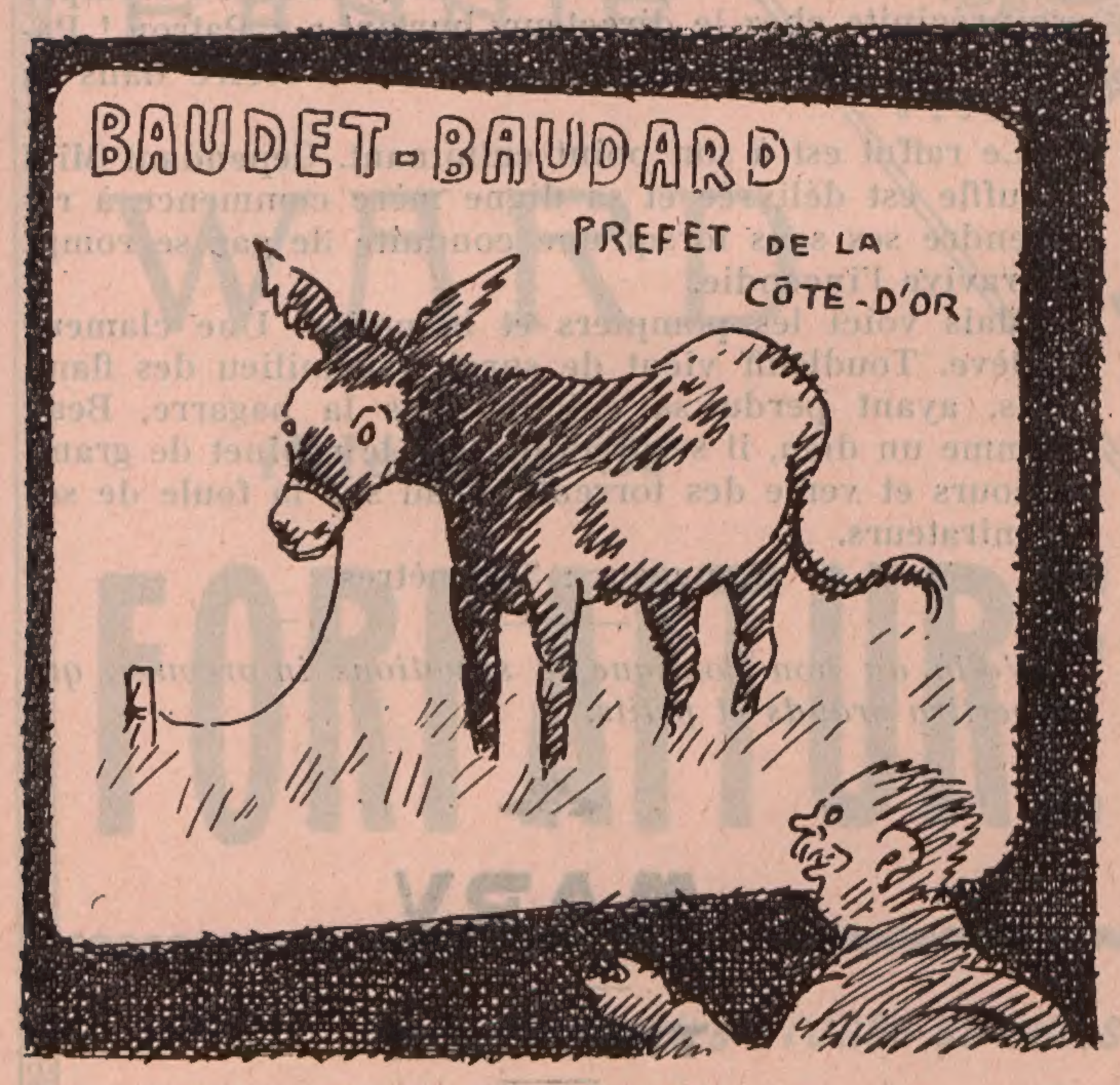
— La Commission du Cinéma ? Kekcekça ?

— Je ne sais pas... mais faut qu'on la touche aussi, nous, cette Commission-là !



La Maladie à la mode.

— Vous avez une sale bobine, l'obturateur bouché, et le cœur vous tourne ? Ça y est, M. le Maire ! Vous avez attrapé la cinéphobite !



Un Éditeur, s. v. p.

il ne veut pas qu'on montre certains films, mais est-ce que certains films ne pourraient pas le montrer ?



L'Ad-mi-nis-tra-tion.

— *L'Angoisse,* 1.165 mètres; *Ravengar,* 600 mètres ; *La Femme masquée,* 1.700 mètres...

— ? ? ? ?

— Vous m'avez dit de prendre des mesures contre le cinéma !

CINÈS

LE MASQUE DE LA HAINE

Drame

Depuis deux mois la ville de Latavia est assiégée par l'ennemi. Le marquis Zaikis, riche propriétaire, est l'âme de la résistance, aidé dans son œuvre de foi et de patriotisme par Edouard Ceschi, le fiancé de sa sœur Inès. Ruggers Wilnas, aventurier sans scrupules, se laisse acheter par l'ennemi qu'il fait entrer dans la ville par un passage secret. En vain Edouard Ceschi, à la tête de quelques partisans, essaye-t-il de secouer le joug du vainqueur. Il est fait prisonnier et sa tentative de révolte étouffée dans le sang. La douleur de la défaite trouble la raison du marquis Zaikis.

La cour martiale sévit avec rigueur. La marquise Mathilde Zaikis, Inès et Ceschi sont condamnés à mort. Wilnas, espérant se faire aimer de la marquise, qu'il courtise depuis longtemps, obtient un sursis à son exécution. A ce moment un mystérieux et habile personnage, du nom de Ratava, entre en scène. Il commence par arracher à la mort Ceschi et Inès ainsi que d'autres patriotes condamnés à la même peine tout en narguant les autorités ennemies qui s'empressent de mettre sa tête à prix. L'énigmatique Ratava n'est autre que le marquis Zaikis lui-même qui simule habilement la folie pour mieux sauver ceux qu'il aime et pour tirer vengeance de l'infâme Wilnas. Le pseudo Ratava combine un plan audacieux pour faire évader sa femme, mais ce plan échoue par suite de la méfiance de Wilnas qui fait incarcérer l'infortunée dans une autre prison.

Zaikis ne perd pas courage. Après une série d'incidents dramatiques il réussit à capter la confiance de Wilnas et lui offre de l'aider à triompher de la résistance de sa pauvre femme qui repousse toujours hautainement les avances du traître. Wilnas à l'imprudence de se fier à celui qu'il considère comme un pauvre fou inoffensif. Ce dernier obtient l'autorisation d'aller chercher sa femme avec une escorte de quatre soldats et la conduit dans une maison isolée où Wilnas s'imagine déjà la tenir en son pouvoir. Mais il a compté sans son hôte. Zaikis dépouille soudain le masque de folie dont il s'était affublé et se dresse menaçant entre sa femme et l'indigne séducteur. Celui-ci appelle à son secours les quatre soldats restés dans l'antichambre. Il leur ordonne de s'emparer de Zaikis. Les soldats lui répondent par un rire méprisant ce sont des amis dévoués du marquis que ce dernier a réussi à substituer aux gardiens ennemis. L'heure de la vengeance a sonné. Zaikis jette un sabre à Wilnas, un duel farouche s'engage et le traître tombe bientôt frappé à mort. La Patrie et les innocents sont vengés ! !

Une automobile rapide conduit en lieu sûr Zaikis et sa femme tout heureux d'échapper à de si terribles avatars.

Longueur : 1.310 mètres.

Dans ce drame, à péripéties très variées, comportant une mise en scène importante, j'ai surtout remarqué des combats de rues réglés avec un grand souci de la réalité ; ces tableaux font honneur à l'habile metteur en scène.

Interprétation excellente, photographie parfaite.

A PROPOS DE BOTTES

Comique

Les coulisses et le vestiaire de l'Olympic, le célèbre music-hall de la 748e Avenue, à New-York, sont en ébullition.

On attend la venue du célèbre danseur russe Toudleuff et chacun trébuche dans les énormes bottes qu'il chaussera dans quelques instants. Un quidam propose de faire une blague à Toudleuff et de lui cacher ses bottes.

En cinq secs, les lourdes chaussures sont clouées au plafond. Sur la scène les numéros se succèdent devant un public impatient de contempler Toudleuff, son idole.

Celui-ci arrive et cherche ses fameuses bottes. Quel est le va-nu-pieds qui a pu lui voler ses bottes ? Toudleuff les aperçoit soudain pendues au plafond comme un lustre. Il s'accroche aux semelles, tire de toutes ses forces, et finit par amener les bottes, le plafond qui cède et une délicieuse paire de jambes appartenant à la locataire du dessus, Miss Touffle, jeune étoile de l'Académie de danse de Bécon-les-Bruyères. La mère de Miss Touffle s'évanouit de frayeur dans les bras du metteur en scène accouru.

Le papa, un distingué portefaix de la ville, apprenant que sa femme git dans les bras du metteur en scène entre tout à la fois dans la salle et dans une colère bleue. Profitant du désarroi et du boucan, un spectateur facétieux jette une torche enflammée dans la salle, provoquant une panique intense. Le groom de l'Olympic se précipite chez le directeur, hurlant : « Patron ! Patron ! ça gaze, ils sont en train de s'occire dans la salle ! ! »

Le raffut est à son point culminant. Cependant Miss Touffle est délivrée et sa digne mère commence à reprendre ses sens lorsqu'une conduite de gaz se rompt et ravive l'incendie.

Mais voici les pompiers et la police. Une clameur s'élève. Toudleuff vient de surgir, au milieu des flammes, ayant perdu sa culotte dans la bagarre. Beau comme un dieu, il se précipite sur le robinet de grand secours et verse des torrents d'eau sur la foule de ses admirateurs.

Longueur : 340 mètres.

Voilà du bon comique, à situations imprévues, qui divertira grands et petits.



TRIANGLE

LA MAUVAISE ÉTOILE

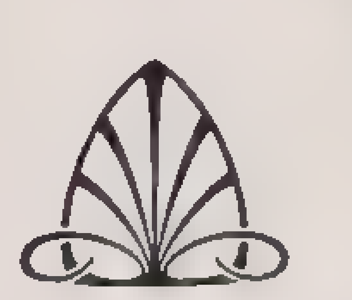
Drame Social

A la mort de ses parents, Berna se rend à Linsk, chez son oncle Simon Samaroff. Celui-ci, trop pauvre pour s'en charger, lui donne une lettre de recommandation et les moyens de se rendre à New-York, chez un de

POUR SORTIR LE 15 JUIN

Le Mariage de Ketty

JESSE



LASKY

Interprétée

par

FANNIE

WARD

l'Héroïne de

FORFAITURE

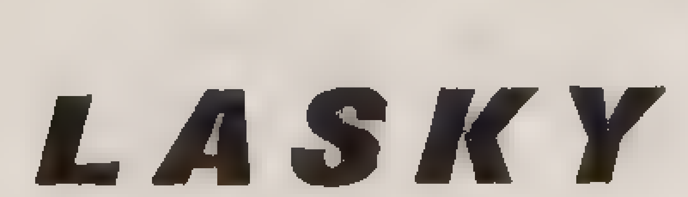
Délicieuse Comédie

en

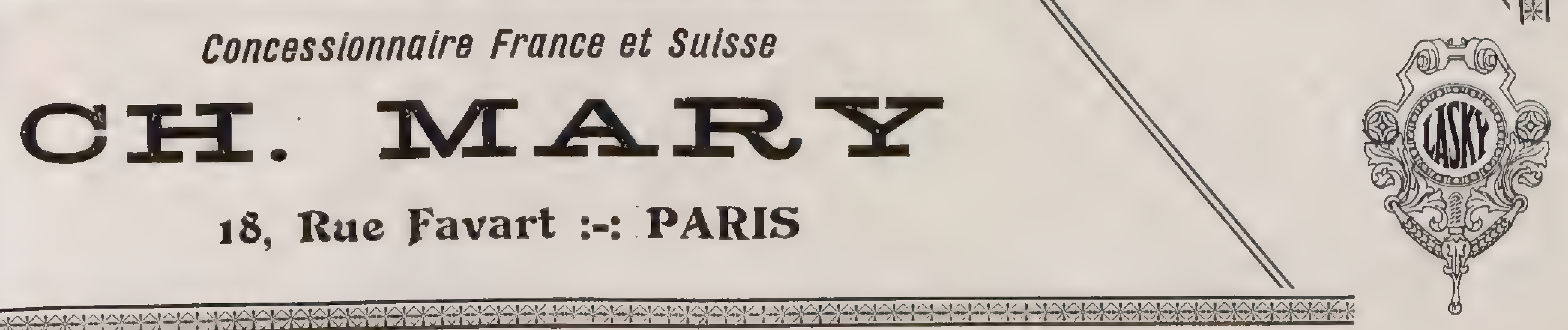
3 Parties



JESSE



LASKY



Concessionnaire France et Suisse

CH. MARY

18, Rue Favart :-: PARIS



Mort au Champ d'honneur.



André ANCESSI
Tombé glorieusement pour la Patrie
le 20 avril 1917,
dans les tranchées de ....,
décoré de la Croix de guerre.

Griffith.

Nous avons dit dans notre dernier numéro que le célèbre metteur en scène américain accomplissait en ce moment en France un voyage mystérieux.

Soulevons le voile aujourd'hui : Griffith est állé sur le front tourner quelques scènes d'un grand film qu'il doit lancer prochainement. La besogne fut facilitée par les autorisations les plus larges du G. Q. G. comme jamais on n'en accorda aux metteurs en scène de chez nous.

La France est une charmante hôtesse. Mais...

Dilemme.

Doit-on modifier les termes d'un communiqué transmis aux journaux par une association, un syndicat, un groupement quelconques, ou bien doit-on l'insérer tel quel ?

Cette question, pour paraître oiseuse et naïve à certains, n'en mérite pas moins de retenir l'attention. Il arrive en effet, assez souvent, que les « corporatifs » reçoivent des communiqués rédigés en une langue que les nègres du Tchad comprendraient fort bien.

Le secrétaire de rédaction, en pareil cas, n'a-t-il pas le devoir de remettre d'aplomb des phrases sans suite, de remplacer les mots barbares par des locutions courantes, bref de « cuisiner » convenablement le plat de telle façon que les invités (en l'espèce, les lecteurs) puissent l'ingurgiter sans grimaces ?

Le respect de la langue française ne prime-t-il pas celui d'un texte considéré comme « Talion » ? Nous penchons du côté de l'affirmative. Mais, ce qui couperait court à tout, ce serait de ne nous envoyer jamais que des copies polies et repolies. Les communiqués ont une très grande importance, ce sont de petits documents diplomatiques. Qu'on les soigne, de grâce, et qu'on n'oblige pas le malheureux journaliste qui a bien d'autres soucis en tête à remanier les textes !...

Communiqués.

M. Petit, directeur de l'Agence Américaine, prévient MM. les exploitants, qu'il présentera Samedi 9 Juin, à 2 heures 1/2, au Palais de la Mutualité, 325, rue St-Martin, le film « *Le Fiacre N° 13* », en huit épisodes.

Les directeurs qui n'auraient pas reçu de convocation sont priés de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

* * *

La Société des Etablissements Gaumont a l'honneur d'informer MM. les Exploitants que la longueur du film : *Fleur d'Automne*, exclusivité Gaumont , présenté le 30 Mai, est de 1.240 mètres. En outre, le film : *Arènes Sanglantes* (de M. Blasco Ibanez, exclusivité Gaumont) sera présenté à la Chambre Syndicale le Mercredi 6 juin. Le métrage de ce dernier film est de 1.380 mètres.

Revendications.

La grève des midinettes a fait tache d'huile. Toutes les corporations, les unes après les autres, défilent rue du Château d'Eau qui, depuis de longues années, n'avait vu tant de monde. Les cinématographistes sont sages. N'ont-ils pas toujours donné d'ailleurs l'exemple de la bonne tenue ? Cela ne veut pas dire toutefois qu'ils n'ont rien à réclamer. Les directeurs de cinémas, entre autres, ne cachent pas leur mécontentement à propos du réglement qui ne leur permet que 9 représentations par semaine. Ils disent avec juste raison que leurs charges sont écrasantes et qu'ils sont eux aussi victimes

Tous les records de la location

sont battus par :

CHATIMENT

et

FÉDORA

***ces deux* "AS"**

de l'Art Cinématographique

EXCLUSIVITÉ L. AUBERT PARIS

de la vie trop chère. La question du charbon, cause des fermetures de cet hiver, est écartée pour l'instant. Les directeurs, ceux du boulevard principalement, demandent que la liberté pleine et entière leurs soit rendue. Ils ont raison et nous soutiendrons de tous nos efforts les démarches faites en ce sens. En été, les affaires de l'exploitation sont généralement peu brillantes. Avec neuf séances, un directeur du boulevard couvre difficilement ses frais.

La Semaine Anglaise.

M. Ch. Mary nous prie d'annoncer qu'à partir du samedi 2 Juin son agence de location, 18, Rue Favart, sera fermée chaque semaine du Samedi midi au Lundi matin.

Nouvelle Série.

Le premier film de la série « *Louf - Bégonia* » va bientôt paraître. Le titre est un programme de réjouissance : *Louf et Bégonia dans « Les Loufoqueries Amoureuses »*.

A l'Eclair.

Nous avons les meilleures nouvelles du Capitaine Vandal, Directeur de l'Eclair, blessé d'un éclat d'obus au genou lors de la dernière offensive. Le Capitaine Vandal est encore en traitement, mais son état n'inspire aucune inquiétude. Nous lui adressons nos vœux de prompt et complet rétablissement.

M. Duchâteau, opérateur à *l'Eclair Journal* vient d'être décoré de la croix de guerre.

M. Géo Boulay, opérateur à *l'Eclair Journal* a reçu égaégalement la croix de guerre avec la citation suivante : « Agent de liaison remarquable, a toujours fait preuve de bravoure, principalement pendant la journée du 16 Avril, en profitant des tirs de barrage et des feux de mitrailleuses pour porter des ordres à sa fraction. »

Nos plus chaleureuses félicitations au directeur et aux collaborateurs de *l'Eclair* pour leur héroïsme.

Le Cinéma futur.

On nous informe que M. J. Ferret, propriétaire du *Cinéma-Théâtre des Bosquets*, va faire construire, 61 et 63, rue de Tolbiac, le *Tolbiac-Cinéma-Attractions*, qui n'aura pas moins de 2.000 places.

Une vaste scène, munie de tous les perfectionnements, à l'instar des grands établissements londoniens, permettra l'exhibition d'importantes attractions des cirques et musics-halls les plus réputés du monde.

Censure.

Notre excellent confrère *Ciné-Journal*, vient de sentir sur son col le froid des ciseaux d'Anastasie. Le leader du 26 Mai a été tailladé comme un malheureux arbre fruitier des régions libérées. Quelles théories abominables a donc prêchées notre ami Dureau, homme sage et pondéré cependant ? Mais dame censure a de telle phobies que nous savons bien que Dureau n'a point tort.

En lisant entre les damiers noirs et blancs nous croyons comprendre que notre confrère, faisant état d'un incident de « séance » conseillait tout simplement aux directeurs la sagesse et la mesure dans le choix de leurs programmes.

On ne lui a pas permis d'illustrer son article d'un exemple vécu. Cependant tout le monde ne sait pas déchiffrer les invisibles caractères passés au blanc... Alors, c'est vrai qu'Anastasie porte a présent un éteignoir en bandoulière !...

Le Moulin à Vent.

Comme il fait très chaud à l'A. C. P. l'administration toujours bienveillante et soucieuse du confort de ses invités va les doter d'un magnifique ventilateur.

L'objet a été exposé durant toute la présentation de lundi sur la table aux programmes, afin que nul n'en ignore. Des facétieux demandèrent à B. gardien du temple, si c'était un nouveau presse-papiers. A la fin, agacé par des questions aussi ridicules, il répondait aux interviewers (sachez, en passant, que ceux-ci avaient cru spirituel de se donner le mot) :

« Non, c'est un presse-gouttes, afin que la sueur n'amollisse pas vos faux cols ! » Eh, quoi ? Ce mot n'est pas moins spirituel qu'un autre ! Bien des gens à la place de B. n'en auraient pas trouvé autant. Goirand dont la célébrité rajeunit était de cet avis.

Enfin autre avantage du moulin à vent : pendant qu'il ronflera on n'entendra plus S. dormir... A quelqu'un quelque chose est bon.

Maligne Coïncidence.

D'immenses affiches (2 mètres carrés au moins, preuve qu'il n'y a pas de crise du papier) sont apposées sur les murs de la capitale. Eles annonrent pour le 1er juin le premier numéro du *Pays*, journal politico-économique et de démocratie républicaine. La profession de foi est rédigée en style télégraphique. Pas de redondances, pas de phrases creuses, pas de mots ronflants. Cest très bien; c'est même un modèle du genre. Naturellement vient ensuite la nomenclature avec titres et qualités des nouveaux rédacteurs. Ils sont nombreux et connus. Pas tous cependant. On y relève les noms de MM. Accambray, Aam, Roux, Costadeau, Henry Barbusse, Jean Bon, Cossira, Mademoiselle Juliette Clarens, titulaire de la rubrique : Modes; les noms de beaucoup d'autres appartenant au monde de la politique et de la finance; enfin, le nom de M. Félicien Champsaur qui gérera au *Pays*, la rubrique cinématographique.

Pourquoi faut-il à ce propos, que quelqu'un ait parlé des récents succès e l'*Arriviste* et ait eu le mauvais goût de se livrer à des commentaires peu aimables, sous prétexte que M. Félicien Champsaur est un nouveau venu au cinéma et que Mlle Juliette Clarens est plus ancienne dans le métier. Outre que ça n'est pas notre affaire et qu'il n'entre pas dans nos intentions de souligner les malignes coïncidences découvertes par un tout petit lot de chercheurs et de curieux, il faut bien admettre qu'il y a un commencement à tout. Evitons toujours de juger les gens sur les mots. Attendons leurs œuvres, c'est plus sage.

Nos meilleurs vœux à notre nouveau confrère.



Marcel ARNAC,

l'humoriste du " Courrier ",

vient d'être mobilisé dans... l'artillerie lourde.

Le voici sur sa pièce ! +

Bravo poilu, pointez juste !...

Après avoir égratigné tant de boches du bout de votre plume acérée, sonnez-les vigoureusement... La victoire est à bonne portée.

Le Film Hindenburg.

Nous empruntons à *l'Œuvre* (une fois n'est pas coutume) l'écho suivant :

Le *Tag*, de Berlin, publie un prospectus cinématographique décrivant le fameux film *Hindenburg*, qui doit être bientôt projeté sur tous les écrans d'Allemagne.

On verra le feld-maréchal Hindenburg « suivre une allée, maniant sa canne comme un simple promeneur (sic). Un soldat vient au-devant de lui et lui fait un rapport. Le feld-maréchal écoute attentivement. Il semble être très satisfait, serre la main du soldat et lui frappe sur l'épaule ».

La scène suivante représente une visite à Sa Majesté : « Le feld-maréchal se tient devant le château, et il regarde sa montre. L'ancienne ponctualité prussienne préside à tous ses gestes : pas une minute trop tôt, pas une minute trop tard. »

Puis on le voit chez Ludendorf, « à qui il serre la main comme à un vieil ami, et qu'il écoute en caressant sa moustache ».

Nous attendons les prochains films sensationnels :

Hindenburg prend un bain de pieds.

Hindenburg se purge.

Hindenburg se fait plomber une dent.

On annonce un drame de la jalousie : à la suite des succès d'Hindenburg, *Rigadin vient de se suicider.*

Jalousie de métier.

Savez-vous pourquoi commissaires de police, maires, préfets, tous officiers judiciaires en un mot, bombardent à boulets rouges les films policiers ?... Je pourrais vous le donner en 100.000 que vous ne trouveriez pas. Je vous déclare que moi-même j'ai vainement cherché depuis 3 ans les causes secrètes de cette haine à mort. C'était cependant fort simple comme vous l'allez voir : Un de mes amis, avocat à la cour, m'a dit que les policiers ne pouvaient sentir les films « dito » parce que les « trucs mis en scène grillaient leurs effets de filatures et d'enquêtes. »

« Vous comprenez, affirmait un vieux limier, nous ne pouvons plus compter sur notre flair spécial. Le cinéma dévoile les meilleures combines et nous sommes obligés de le fréquenter. Malheur !... »

Et voilà !...

La Crise du Papier.

Le bruit court que le gouvernement, afin de parer la crise du papier, préparerait en ce moment un décret réduisant le format des affiches. C'est possible après tout. Néammoins, il faut espérer que nous serions autorisés en ce cas à écouler nos stocks.

On entend déjà, dans la coulisse, M. Monin s'écrier : « Hein ! Qu'est-ce que je vous disais !... »

Eh oui, cher ami ! Jaurès aussi fut un prophète !

A Pékin.

La guerre n'effraie pas les chinois. La projection des phases de la bataille de la Somme dans les cinémas de Pékin soulève un enthousiasme indescriptible chez les fils du ciel. S'ils entrent en guerre, ils sauront au moins ce que c'est.

Un confrère disait à ce propos : « Les chinois sont de braves gens. » Ce n'est pas tout à fait exact. Il faut dire : Les chinois sont des gens braves !

L'OPÉRATEUR.

Faut-il modifier notre système de location ?

J'ai discuté cette question dans le *Courrier* du 17 mars. Son importance et son actualité ne m'échappaient point. Aussi attendais-je les objections.

Un lecteur de Saint-Etienne m'écrit :

Monsieur Jean DE BERNIER
Rédacteur au *Courrier Cinématographique*
Paris.

« J'ai pris connaissance de votre article paru dans le *Courrier* du 17 mars. Vous jugez la clientèle de province semblable à celle de Paris : c'est une grande erreur...

Si, à Paris, le public n'émigre pas d'un quartier dans un autre pour voir un film sensationnel, il n'en est pas de même en province.

Vous prétendez que notre système de location est démodé et vous proposez le pourcentage. Mais à mon avis, c'est le pourcentage qui est démodé, car c'est un privilège illogique. Supposez qu'il y ait dans une ville importante deux établissements également bien situés, de même importance, de même confort; supposez que ces deux établissements passent pendant la même semaine, le même film sensationnel. Il arrivera que l'un de ces établissements passera le film dans son cadre habituel et que l'autre au contraire augmentera le nombre de ses musiciens, engagera des chanteurs, fera une grande réclame, etc.

Croyez-vous que ces deux établissements feront les mêmes recettes ? Le second l'emportera sur le premier.

Et parce que ce Directeur aura fait de plus grands frais pour présenter son film, il devra payer une location plus élevée ? C'est cependant la logique du pourcentage. Si vous croyez ce droit juste, il serait bon que tous ceux qui ont contribué au succès soient intéressés aux bénéfices : artistes, chef d'orchestre, musiciens, opérateur, chef de publicité, etc., et lorsque chacun aura perçu 5 0/0 le directeur n'aura plus rien. Est-ce que les auteurs demandent un pourcentage aux librairies ? les peintres, les sculpteurs aux marchands ? les luthiers aux artistes à qui ils ont vendu un instrument, etc. Si notre système de location est démodé, cherchez-en un autre, mais pas de pourcentage.

Vous dites que les films coûtent cher à établir. Faites comme au théâtre : ayez des films susceptibles de rester au répertoire, et tous les ans tirez-en de nouveaux exemplaires. Plus un film sera bon et intéressant, plus il aura chance d'être revu par conséquent, moins son prix de revient sera élevé. La Maison Pathé Frères loue tous les ans *La Passion.* Pourquoi ne recommencerait-on pas pour d'autres films ce qu'on fait pour celui-là ? Au théâtre nous revoyons les mêmes comédies, les mêmes drames, les mêmes opérettes; au concert nous entendons plusieurs fois les mêmes chansons. Pourquoi n'y a-t-il que le cinéma qui n'agisse pas ainsi ? Serait-il inférieur à tous ces genres ?

Je vous présente, Monsieur, mes sincères salutations. »

Je réponds à mon aimable correspondant que je n'ai jamais eu la prétention d'imposer un système. J'ai discuté une idée qui est dans l'air depuis quelque temps et dont la priorité ne m'appartient pas. Mon correspondant professe une opinion différente : c'est son droit, et je ne l'en blâme point.

Toutefois qu'il me permette de relever dans sa lettre quelques inexactitudes.

Il me reproche de mettre sur le même pied la clientèle de Paris et la clientèle de province. Je n'ai pas dit cela et je connais bien les différences profondes existant entre ces deux catégories de directeurs. Il est d'ailleurs peu probable (et sauf dans quelques grandes villes le cas ne s'est jamais produit) qu'un loueur donne en même temps un même film à deux établissements d'une même ville. Et le loueur y consentirait-il que l'un des directeurs sur les deux ne marcherait pas. Celui qui demande le film veut l'avoir pour lui seul. C'est même dans la majorité des cas, une condition « sine qua non » qu'il impose au marché. Les remarques de mon correspondant perdent donc de leur valeur.

Quant au pourcentage « privilège illogique » c'est une autre histoire. Il n'est jamais illogique en effet d'accepter un mode de location si les intéressés pensent y trouver avantage. Tout au plus, peut-on dire que c'est un essai à tenter dont les résultats seuls permettront un jugement définitif. Jusque-là nous demeurons dans le domaine des principes.

Il ne faut pas pousser les choses à l'extrême; autrement on tombe dans le sophisme. Et n'est-ce pas un peu le défaut de mon correspondant lorsqu'il me parle des 5 0/0 à verser aux artistes, chefs d'orchestre, musiciens, etc. Il déplace une question que j'avais bien pris soin de limiter. Il se trompe encore lorsqu'il dit : Les auteurs demandent-ils un pourcentage aux libraires ? Oui, certes, il en est beaucoup et non des moindres qui n'éditent pas leurs ouvrages d'autre façon.

Enfin, en ce qui concerne les reprises je suis tout à fait d'accord avec mon critique. Mais ceci est une autre affaire et sur ce point les dissentiments sont peu nombreux.

Vous verrez qu'on reprendra la discussion de ces problèmes commerciaux et que je ne me suis pas fourvoyé en les livrant aux méditations des lecteurs du *Courrier*.

JEAN DE BERNIER.

---

ses parents. Le jour même, pendant une sanglante émeute, Berna a la douleur de perdre ses premiers protecteurs. Elle se rend à New-York chez son parent qui la place dans un atelier de couture dont il est le contremaître. Son patron Mac-Manus, vieillard libertin, profite de la jeunesse et de l'innocence de Berna. Il la déshonore et la laisse à la rue.

Sans ressources, elle en arrive à passer son existence dans des cabarets de bas étage. Là, elle fait la rencontre d'un jeune musicien, polonais comme elle, et s'en éprend.

Les mois passent, Berna trouve enfin le bonheur en épousant celui qu'elle aime et la naissance d'un bébé met le comble à sa félicité.

Son mari, le musicien Barazow, grâce au dévouement de sa femme, a réussi à se créer un nom. Rencontré dans un restaurant à la mode par Ellen Mac-Manus, la fille de l'ancien patron de Berna, Barazow est remarqué par celle-ci. Il est invité à donner son concours dans une soirée qu'elle donne en l'honneur de son père, élu conseiller.

A cette soirée, les choses vont vite. Par son attitude, Ellen provoque le jeune homme à lui faire une déclaration, Barazow lui avoue qu'il est marié. « Si vous m'aimez vraiment, il faut divorcer avec cette fille. » Barazow consent et emploie tous les moyens pour détacher Berna de son amour pour lui, mais, sans aucun succès.

Elle a recours à son père qui trouve un moyen infâme pour satisfaire le caprice de sa fille. Un triste individu accepte de se cacher dans un placard. Le musicien et ses deux acolytes se présentent chez Berna à ce moment. Son mari l'accuse de cacher un homme dans sa chambre. Le complice est découvert dans le placard.

Berna, quelque temps plus tard, est condamnée à six mois de prison, comme adultère, et, de plus, privée de la joie d'élever son enfant.

A sa sortie de prison, la malheureuse ne songe plus qu'à la vengeance ; elle se rend chez Mac-Manus, l'auteur de tous ses maux et d'un coup de revolver termine la carrière du triste personnage.

Métrage : environ 1.350 mètres

Nous avons vu là une histoire sûrement vraie et profondément triste ; le calvaire de l'héroïne fera verser bien des larmes.

La distribution réunit de très bons interprètes, et la photographie est à la hauteur du sujet.

L'HOTEL DU DÉLUGE

Comédie comique

Fred Mace est le propriétaire d'un hôtel et sa femme, dame Fuller, l'aide à rendre misérable la vie de leurs clients. Fred aime les jolies femmes et quand Hugh Fay arrive à l'hôtel avec Claire Anderson, son épouse, Mace ne peut résister à la tentation du sourire de Claire.

Après plusieurs aventures, Fay croit que Mace essaie de lui voler sa femme et tire sur ce dernier, mais n'attrape que le mur et brise la conduite d'eau. Mace descend pour arrêter la fuite.

En réparant le tuyau, le propriétaire se trompe et joint le tuyau du gaz à celui de l'eau. Sur ces entrefaites, Claire Anderson songe à prendre un bain. Elle allume le réchaud du bain, mais le réservoir étant rempli de gaz à la place d'eau, éclate.

L'explosion transporte Claire Anderson et la baignoire à travers l'hôtel, jusqu'au moment où la jeune femme se trouve accrochée à un cerf-volant, et transportée à la mer.

Pendant ce temps, Mace patauge dans l'eau à cœur joie. Cette comédie est pleine de situations comiques.

Métrage : environ 450 mètres

Scénario hilarant qui accumule les effets les plus extraordinaires ; rarement j'ai vu une bande comique renfermer autant de scènes plus folles les unes que les autres. Ce sera, n'en doutez pas, un très gros succès.



AGENCE GÉNÉRALE
Cinématographique

L'ÉCHARPE DE SOIE

Roger Darrell, que des revers de fortune ont obligé à travailler, est devenu le chauffeur de Sylvia Carrington, une riche héritière.

Roger s'est épris de Sylvia et, au cours d'une randonnée, il lui avoue son amour ; mais au retour, voyant qu'il a été un peu loin, il est décidé à quitter sa place. Or, Sylvia aime aussi Roger et, au lieu de le laisser partir, elle raconte tout à son père.

M. Carrington, dont le seul souci est d'assurer le bonheur de sa fille, appelle Roger et a un long entretien avec lui. Sylvia, cachée derrière une portière, écoute ce que va répondre son bien-aimé. Mais le chauffeur aperçoit l'écharpe de soie de la jeune fille et, croyant qu'il ne peut l'épouser, dit à M. Carrington que sa déclaration a été faite dans un but intéressé.

Sylvia, le cœur brisé, s'enfuit dans sa chambre, tandis que Roger Darrell s'apprête à partir. Au moment de passer le seuil du logis où il laisse celle qu'il aime, il ramasse un morceau de la fragile écharpe que la jeune fille a déchirée en s'enfuyant.

Plus tard, les jeunes gens se rencontrent. Roger, par son travail, a vu le succès lui sourire ; bientôt il sera riche.

— « Vous m'avez oubliée ? » demande Sylvia.

Alors le jeune homme sort de son portefeuille un petit morceau d'étoffe qu'il montre à celle qui l'a attendu et que lui-même n'a pas cessé d'aimer. Ils s'épouseront et garderont comme emblème de leur amour, le lambeau déchiré de l'écharpe de soie.

Très gentil scénario, frais et joli comme sa ravissante interprète. Voilà une agréable bluette pour jeunes filles qui, toutes, espéreront pour elles une aventure aussi gracieuse.

Métrage : 390 mètres

LA VALLÉE DU CESSERAND

Encore un superbe plein air qui ravira les amateurs d'horizons magnifiques, de cascades limpides, de torrents impétueux. Photographie parfaite.

Métrage : 95 mètres

LA CONSCIENCE DE PÉONÈS

(D'après la Nouvelle de Georges LE FAURE)

Le brigadier Péonès, qui commande un poste de carabiniers sur un versant des Cordillières, a été requis de poursuivre et d'arrêter le fameux contrebandier Torredo. Il se met en route avec le carabinier Sanchez et sa femme qui va justement à la ville, laissant au poste son petit garçon Pepito. Mais Paquita, la fille du carabinier, a découvert un nid de condors, et elle attire Pepito pour le dénicher. L'enfant descend le long du rocher et tombe au fond du gouffre. Elle court chercher du secours. Elle rencontre un homme, se jette sur lui, lui conte l'accident, et, à force de courage et d'adresse, non sans se blesser au visage, l'homme descend au fond du précipice, et remonte l'enfant évanoui, puis s'éloigne.

Paquita a rapporté le petit à la maison, elle le soigne. — « Que va dire Péonès ? »

Justement, le voici. S'approchant de la fenêtre, elle le voit avec un prisonnier qu'il jette en prison, et dans lequel, à sa grande stupeur, elle reconnaît l'homme qui vient de sauver son petit camarade.

Le brigadier rentre chez lui, voit son enfant blessé. La petite fille se jette à ses genoux, s'accuse. C'est elle qui est cause de tout. Mais, heureusement, Pepito n'est que légèrement blessé ; l'homme l'a affirmé. Quel homme ? Le prisonnier que vous venez d'amener ; c'est lui qui a sauvé Pepito.

Ainsi l'homme que Péonès va livrer aux autorités, et qui sera certainement pendu, est celui grâce auquel son enfant a échappé à la mort.

Et une lutte terrible s'engage dans l'âme de ce soldat discipliné. Il se résout à mettre l'homme en liberté après avoir écrit sa résolution au capitaine en s'excusant de cette seule faute de sa carrière ; elle sera la dernière, car il va se faire justice.

La lettre laissée un instant sur la table est lue par Paquita. « A cause d'elle ! tout cela à cause d'elle ». Elle court au lit de Pepito, elle lui dit que son père va certainement venir l'embrasser une dernière fois avant de se tuer. Bien qu'il aille beaucoup mieux, il faut que Pepito joue la comédie d'une grande douleur physique. Tant qu'il le verra souffrir, son père ne se tuera pas ; elle, elle courra chercher le capitaine.

Le pauvre Pepito, qui lutte contre le sommeil, a jeté les bras autour du cou de son père ; il crie son mal, s'endort à demi, se réveille quand il sent que son père va le quitter. Mais vaincu, il s'abandonne.

Péonès le couche dans le lit, saisit son revolver, quand apparaît Paquita qui ramène non pas le capitaine, mais l'homme arrêté, celui qui a sauvé Pepito.

« La liberté achetée au prix de la vie d'un brave homme, dit-il, jamais ! Je viens reprendre place dans ma cellule ».

Métrage : environ 730 mètres

Drame bien joué.

SÉRIE ARTISTIQUE

MA FEMME EST FOLLE

Le chef de bureau de la maison Joseph Pavillon et C[ie] étant à la veille de sa retraite, les deux employés principaux essaient chacun de leur côté, de s'attirer les bonnes grâces du patron pour se faire nommer à sa place. Dutilleul, l'un de ces employés, sachant que Pavillon n'est pas ennemi de la bonne chère, l'invite à dîner et à aller passer la soirée au théâtre avec sa femme et son neveu, Gaëtan, jeune viveur répandu dans le monde... et dans le demi-monde. Mme Dutilleul a une nouvelle bonne, Sidonie, jolie et très élégante.

Pendant que Mme Dutilleul, en tenue de cuisinière, lui donne ses instructions, M. Pavillon fait son entrée et, naturellement, il présente ses respects à celle des deux qui lui semble être la maîtresse de la maison. Mme Dutilleul n'ose le détromper et supplie la soubrette, ravie, de vouloir bien continuer à jouer son rôle jusqu'au bout.

Sidonie, devenue Madame Dutilleul, est l'objet des assiduités empressées du galant Pavillon ; sa méprise est le point de départ de quiproquos et de situations des plus comiques à la suite desquelles, après une soirée passée au music-hall et terminée par un joyeux souper, Pavillon, très éméché et ne retrouvant plus ses clefs, accepte l'invitation de Dutilleul de rentrer coucher chez lui.

Dutilleul et Sidonie sont poussés par Pavillon dans la chambre à coucher, et Gaëtan s'endort sur le canapé du salon. Pavillon, cherchant un endroit pour se reposer, va jusqu'à la cuisine où, en attendant son mari, s'est endormie Mme Dutilleul. La trouvant gentille et se croyant en présence de la soubrette, le galantin lui donne un baiser qui la fait bondir et lui fait pousser un cri.

Pendant que Dutilleul, accouru, présente sa véritable épouse à son patron très embarrassé, Gaëtan en profite pour s'esquiver avec la belle Sidonie. Quant à Pavillon, il se tire de ce mauvais pas en mettant le comble aux vœux de Dutilleul, c'est-à-dire en le nommant chef de bureau.

Métrage : environ 850 mètres.

Fort amusant, et joué avec un entrain endiablé, ce film sera très apprécié : c'est du Palais-Royal, mais sans situations scabreuses ni difficiles à expliquer à des yeux innocents. Mise en scène et photographie soignées.

UNION

QUE L'ESPOIR RESTE AU LOGIS

Le premier jour de la mobilisation, Jean Decourcelle a rejoint son régiment laissant sa femme Jeanne et son bébé aux soins de ses beaux-parents. Les lettres de l'absent sont fréquentes et pleines d'enthousiasme, puis un beau jour elles cessent. Jeanne, vaillante, ne s'en inquiète pas d'abord, cependant chaque jour elle guette le facteur. Devant la nervosité de sa fille, le père, M. Mercier, télégraphie au commandant du bataillon de Jean, le suppliant de bien vouloir lui donner quelques renseignements. La réponse ne se fait pas attendre : Jean a été porté au bataillon comme disparu. A cette nouvelle, la jeune femme s'évanouit. Jeanne passe maintenant de longues journées sur sa chaise-longue, la tête vide de pensées, elle n'a plus qu'une consolation : son enfant. Pourtant Jean n'est pas mort ; un jour une lettre arrive à la villa : elle est de Decourcelle qui, blessé et fait prisonnier par nos ennemis, a pu s'échapper et vient passer dans sa famille une longue convalescence. Joie de ses parents ! Jeanne, insensible à tout, continue un rêve souriant ; le vaillant soldat voudrait serrer sa femme dans ses bras et la revoir de suite, mais le vieux docteur s'y oppose, une grande joie serait peut-être plus dangereuse encore pour la malade que la douleur. Il faut patienter et laisser faire le bon docteur. Jean, dans le salon, appelle doucement sa femme, qui semble dans un rêve ; peu à peu la voix s'enfle et il lui prend la main ; un grand effort semble se faire dans le cerveau de la malade et soudain le bébé a crié : « Papa ! Papa ! » C'est le choc attendu, Jeanne est tombée dans les bras de son mari et ne peut se lasser de contempler celui qu'elle croyait perdu à tout jamais.

Métrage : 680 mètres.

Le titre de ce film, déjà présenté, a été légèrement modifié mais la bande est toujours la même ; peut-être y a-t-on pratiqué quelques coupures ; cependant son métrage n'a rien d'excessif et le sujet est des plus attachants ; il est surtout brûlant d'actualité. Plus d'une épouse se reconnaîtra en Mlle Emmy Lynn. M. Bahier joue, cette fois, un rôle sympathique et s'en tire parfaitement ; Mme Vallier a accepté un modeste emploi ; bonne de ce ménage tendrement uni, elle nous a présenté une domestique, rare en son espèce, c'est le dévouement même !

Mise en scène bien réglée, bonne photographie.

UNE COURSE DE TAUREAUX

Voilà un documentaire aux péripéties émouvantes. On a trouvé que les scènes sanguinaires sont un peu trop forcées, et l'on plaint les malheureux chevaux trop forcées, et l'on plaint les malheureux chevaux Espagne, ces exhibitions font fureur, il faut s'incliner devant les mœurs de chaque pays, nous acceptons bien chez nous la vivisection, qui est autrement cruelle ! ...

Métrage : 246 mètres



Agence AMÉRICAINE

L'ÉTOILE D'ORIENT

Drame

Lord Ashdown, désireux de se soustraire aux attaques des mères ambitieuses ayant une fille à marier part en Orient pour chasser le fauve.

En Orient, M. Lionel, grand amateur de joyaux vit dans la jungle. Arthur son neveu a des vues sur Marguerite, sa pupille. Arthur désire se marier surtout pour atteindre à la fortune de M. Lionel, mais celui-ci, mécontent, chasse son neveu qui se trouve dès lors à bout de ressources.

Des malfaiteurs voulant s'emparer du diamant « L'Etoile d'Orient » que possède un prince hindou, décident Arthur à être leur complice : il n'aura qu'à substituer au diamant une pierre fausse.

L'affaire est faite et Arthur laisse tomber le vrai diamant derrière une idole.

Les conspirateurs lâchent des fauves dans le palais et, profitant du désarroi, ils s'emparent de la pierre précieuse.

M. Lionel ayant offert d'acheter le diamant est soupçonné du vol, car on s'est aperçu très vite de la substitution. Cependant le prince hindou ne s'inquiète pas, « la pierre a été volée plusieurs fois déjà, dit-il, elle a toujours porté malheur aux voleurs. »

Effectivement, quelques jours après, les malfaiteurs ayant voulu tenter un nouveau coup, sont poursuivis et arrêtés par le chasseur, Lord Ashdown et l'on retrouve le joyau.

M. Lionel accordera la main de la jolie Marguerite au riche Lord, qui put prouver son innocence en faisant retrouver «« L'Etoile d'Orient ».

Métrage : 424 mètres

Drame compliqué où le vol d'un diamant de valeur est le prétexte à une mise en scène très développée.

Sites splendides et distribution des plus satisfaisantes. Les lions et les tigres sont suffisamment terribles pour faire frissonner de terreur les spectateurs angoissés.

EDMOND FLOURY.

Autour du Cinéma

Une Figure

C'est plus qu'une figure, c'est un type.

Quand, jadis, aux jours de présentations, il arrivait à Majestic, distribuant sur son passage force poignées de mains, depuis l'entrée jusqu'au fond de la salle où il allait prendre place après avoir salué d'une voix sonore « Monsieur le Président, » un murmure circulait parmi les directeurs présents.

C'est que, dans la cinématographie parisienne, notre ami G.i.a.d. est célèbre... Et il a conscience de sa célébrité.

Les grands hommes ont une manière de s'habiller, qui constitue presque leur personnalité. Une redingote grise, dans l'esprit, c'est Napoléon. G.i.a.d. le sait bien. Nous le voyons toujours vêtu d'un pardessus boutonné soigneusement jusqu'au cou, qu'il ne quitte que dans les rares occasions des trop fortes chaleurs, coiffé d'un chapeau melon relevé sur le sommet de son crâne, ou rabattu sur ses yeux, selon qu'il vient de rouler un loueur, ou qu'un loueur vient de le rouler.

Quand il était resté un moment dans l'atmosphère « Majesticienne » une démangeaison mêlée d'un étouffement le forçait à sortir en compagnie de trois collègues, pour aller dans un café proche de la place de la République, commencer une importante série de « manilles aux enchères. » De temps en temps, il venait voir — ou déléguait quelqu'un — si on passait de belles choses, puis rasséréné, il allait continuer la partie.

Au demeurant c'est un excellent homme, un peu original certes, mais fort serviable et plus intelligent que se l'imaginent ceux qui le tournent en ridicule.

Pourtant il jouit de je ne sais quelle réputation, pas très bien définie, du reste. Peut-être ses propos grivois et son léger accent, l'ont-ils fait prendre pour un homme fatal, sans cesse à la recherche d'une victime... Quoi qu'il en soit, on a pris l'habitude — habitude qui se transmet aux successeurs et qui tiendra pendant plusieurs générations — de crier son nom à tout propos.

Une gentille actrice exhibe-t-elle des mollets gracieux, une autre montre-t-elle accidentellement un sein marmoréen, un couple de jeunes gens s'embrassent-ils sur la bouche, vite on crie G.i.a.d... et tout le monde est content !

J'ai même entendu voici quelques jours, malgré une défense sévère, prononcer plusieurs fois le non de notre ami, alors que paraissaient sur l'écran, joliment coloriés de rose, plusieurs petits cochons.

Néanmoins, il ne se fâche pas; au contraire.

Depuis que le lieu des présentations a été changé, G.i.a.d me semble plus sombre, plus affairé. Est-ce parce qu'il n'y a pas dans les environs un café tranquille où l'on puisse faire la partie ? Je ne sais.

Du haut de notre perchoir, je le vois aller, soucieux, aux tables des représentants avec lesquels il a d'interminables conversations. Les films deviennent chers, et on a peine, parfois, à se mettre d'accord. C'est un pince-sans-rire. Il va froidement offrir deux centimes, en triplage, d'un film en première semaine !

Mais la vie « extérieure » de G.i.a.d n'est rien comparée à sa vie « intérieure. » Il faut l'avoir vu chez lui, dans son cinéma, quartier de la Villette.

Il a le dernier « cinéma-conférences, » et il en est très fier. C'est du reste un spectacle entièrement de famille... Quand, au cours de sa dissertation, il est appelé à la caisse, il s'excuse auprès du public, et revient aussitôt. Le film a tourné, et il arrive que de nouveaux personnages ont surgi. Alors, le brave directeur se trompe. Heureusement, les spectateurs, bons enfants, le lui disent : « Non, vous faites erreur, Monsieur G.i.a.d, c'est pas sa grand'mère, c'est sa tante ! »

Dans sa jeunesse, il aima beaucoup l'Opéra. Aussi, bien souvent, il interrompt sa conférence, pour interpeller le pianiste : « Allons, petit, joue nous Faust ! »

Il aime son public et son public l'aime. Il est peut-être le seul exploitant qui ait débuté sans un sou dans sa poche, et qui malgré la concurrence des palaces, réussisse à conserver sa clientèle.

Il est l'apôtre du syndicalisme, prêchant sans cesse l'entente...

C'est un brave homme !

MARCEL BONAMY.

Le Cinéma Libre

C'est étonnant ce que l'on réfléchit quand on est isolé, sur les questions qui avant la guerre agitaient assez fortement le monde du Cinéma, je veux parler de la production et surtout du « scénario ».

J'ai souvent étudié cette question et ai fait quelques réflexions que je me permets de soumettre aux lecteurs du « Courrier ».

Donc avant la guerre auriez-vous écrit la pièce la plus géniale, la plus spirituelle, du fait que vous étiez un « inconnu » on ne voulait pas lire votre manuscrit et a plus forte raison vous « monter ». Il en était exactement de même pour les scénarios. Vous en envoyiez un à une maison d'édition, vous attendiez, vous écriviez mais en vain, comme sœur Anne vous ne voyiez rien venir ou plutôt... revenir.

Du côté théâtre on avait tenté quelque chose. M. Hubert Génin avait peu de temps avant la guerre, en juin ou juillet je crois, annnoncé la création d'un théâtre libre où la formule était : Que faut-il ? Du talent !

Le manuscrit était lu par un comité et s'il était accepté on montait et jouait la pièce !

Malheureusement les événements ont empêché la réalisation de ce projet qui je l'espère reprendra après la guerre.

Du côté cinéma qu'a-t-on tenté ? Rien !

Ne pourrait-on pas, à l'instar de M. Génin, créer un comité qui centraliserait les scénarios, les étudierait et s'ils en étaient jugés dignes les monterait ?

Pourquoi s'obstiner à vouloir ignorer quelqu'un par le fait même qu'on ne le connait pas ?

Je crois que notre production n'aurait qu'à y gagner et la création d'une agence d'édition dans ce genre ne pourrait que contre-balancer à notre avantage l'influence des maisons étrangères ?

René HERVOUIN.

PAR GRACE, MESSIEURS !

Gardez-vous de confondre *l'Amour de la morale* avec *la Morale de l'amour*

Que la lecture des journaux cinématographiques offre donc, par ce printemps fleuri, d'agréables délassements!

Ils sont vraiment les derniers salons où il soit permis de philosopher quelque peu sur un ton de bonne compagnie.

Or donc, puisque le temps, les circonstances et d'heureuses lectures nous en donnent le loisir charmant, philosophons ensemble, voulez-vous?

Deux exquis confrères en cinémaphilie (I) se sont pris de bec, (*Il n'est bon bec que de Paris!*) il y a une quinzaine de jours, sur cet épineux sujet : *la Morale au Cinéma.*

Que pour l'amour de la morale, messieurs, on vous embrasse! dirait le grand Molière, en respectant mieux que moi les règles de la prosodie.

La lutte fut courte et chaude... mais il n'en sortit rien...

Et les deux combattants rentrèrent dans leur camp, l'un et l'autre persuadés d'avoir, sinon convaincu, tout au moins « mouché » son adversaire.

Et tous les deux ont raison :

Car l'un et l'autre, partis de points de vue aussi opposés que peuvent l'être le nord et le sud, ont été jusqu'à l'extrême limite des conséquences logiques de leurs raisonnements, qui, pour celui qui ne s'inspire que de morale religieuse, est de faire servir le cinéma aux fins de la propagande qu'il poursuit, et l'autre, qui ne voit dans le cinéma qu'un art profane, repousse en vrac toutes les entraves qui peuvent nuire à sa réalisation artistique.

La cause n'est pas prête d'être jugée, je le crains.

La morale! la morale! que voilà donc un bien grand mot!

Faudra-t-il qu'au nom de la *morale*, et Dieu sait s'il y en a! il y a des morales religieuses, laïques, les unes républicaines, les autres réactionnaires; il y a celle des Pères de l'Eglise et celle des émules d'Hiram; chacun a la sienne qu'il considère meilleure que celle de son voisin... faudra-t-il, dis-je, qu'au nom de toutes ces morales on convertisse bientôt les salles de cinématographe en loges, en missions, en prêches et en synagogues?

Où faudra-t-il payer ses places : au tronc de St-Pierre ou au Denier de la Veuve?

Eh bien! si c'est cela l'avenir qui s'entr'ouvre pour ce spectacle populaire, je ne le vois pas précisément fleuri de roses ni tissé d'or fin.

Heureusement, j'ai lu quelque part, au cabinet de lecture du Louvre ou du bon Marché... à moins que ce ne soit à celui des Galeries, que d'importantes commissions allaient régler l'affaire du cinéma et discuter de toutes ces choses graves.

Hélas, j'ai bien peur qu'elles ne discutent, ces commissions, que sur des mots! et que, parties de l'amour de la morale, elles ne s'égarent bientôt dans les arcanes de la morale de l'amour... c'est bien de leur âge, à ces messieurs!

Aussi, lors de leurs prochains conciles, consistoires ou convents, le nom importe peu, la chose étant la même, puisse l'esprit de S.S. Clément XIII, grand protecteur de la Compagnie de Jésus, apporter quelque clarté, théologique et profane à la fois, à la solution de ce problème qui paraît en manquer, singulièrement...

Ne trouvez-vous pas?

LUIGIA REZZONICO DELLA TORRE

(1) Du grec *kinematikos*, qui a rapport aux mouvements, et de *philos*, ami, c'est-à-dire plus simplement *ami du Cinéma*, et je dis ceci sans nulle vanité d'érudition, à l'intention de ce M. Goirand, dont la renommée a passé les Alpes et l'a rendu célèbre sur les bords du Carso et de l'Isonzo.

Une Lettre intéressante

Nous recevons de notre confrère le journal « *Le Berry* « une lettre que nous insérons bien volontiers et qui prouve à quel point en sont arrivés les ennemis du cinéma et à quelle besogne ils se livrent pour le discréditer auprès du public :

Mon cher Confrère,

Inclus vous voudrez bien trouver un compte rendu d'une affaire d'assassinat passée aux Assises du Cher. Cette affaire, peu intéressante en elle-même, a permis à certains cinéphobes de haute envergure de partir en guerre contre le « ....Cinéma ».

Ces Messieurs, Ponroy, ancien avocat, maire de Cerbois, adjoint au maire de Bourges, conseiller général du Cher, et Lafranchi, commissaire de police à Vierzon, ne se sont pas contentés de déposer sans haine contre les assassins et selon la vérité; ils ont formellement accusé le cinéma et la littérature d'être les causes premières de la perversion du genre humain. M. Ponroy, dans ce que je pourrais appeler son réquisitoire, a conclu à la fermeture totale des établissements ! ! !

Vous voyez quel esprit anime certaines gens qui, par leur science ou leur position sociale, devraient pourtant se tenir loin de ces mesquines attaques.

Au lieu de planer ils rampent... Je les plains sincèrement, je préfère de beaucoup que ce soit eux et non moi qui aient commis cette gaffe monumentale.

Bien vôtre.

P. VARNIER.

Comme on le voit, c'est toujours le même refrain et c'est à croire qu'avant l'invention du cinématographe il n'a jamais existé d'assassins !

Un Monument d'Incohérence

Ce n'est pas le premier hélas ! Ça ne sera pas le dernier malheureusement ! Voici l'arrêté que vient de prendre le Préfet de l'Oise contre le cinéma.

Nous, Préfet du Département de l'Oise. Chevalier de la Légion d'Honneur.

Vu les articles 96-97 et 99 de la loi du 5 Avril 1884 :

Considérant que les représentations cinématographiques constituent, par certaines de leurs exhibitions, des excitations au scandale ou à la licence :

Que certains éditeurs de films s'ingénient à mettre en relief les prouesses des seuls malfaiteurs, ou a représenter des scènes qui provoquent des idées immorales chez les jeunes gens qui fréquentent assidûment ce genre de spectacle.

Arrêtons :

Article premier - *Est interdite, dans le département de l'Oise la représentation cinématographique :*

1° - *de tout film non accompagné de la fiche de censure constatant le visa préalable de la commission ministérielle.*

2° - *de tout film nommément désigné dans un arrêté spécial pris par nous-même ou par le préfet de tout autre département.*

3° - *de tout film reproduisant des crimes, cambriolages, pillages, actes de violence, de débauche, ou d'ivrognerie, romans policiers et, en général, toutes scènes qui, vécues, constitueraient des scandales.*

Article 2. - *Une commission, dont les membres seront nommés pour deux ans, est chargée de recueillir tous renseignements relatifs aux cinémas fonctionnant dans le Département, aux films qui y sont représentés, aux interdictions prononcées en d'autres départements, et de provoquer, en cas de besoin, l'intervention des agents de la force publique.*

Article 3. -*En cas de représentation d'un film, contrairement aux dispositions énoncées aux 1° et 2° paragraphes de l'article 1°, et indépendamment des pénalités encourues en vertu de l'article 471 du code pénal, l'autorisation tacite de donner des représentations sans notre visa préalable du programme sera retirée au directeur de l'établissement et pendant un délai qu'une décision spéciale déterminera, mais qui ne pourra être inférieure à deux mois, nul film ne pourra être représenté dans le département sans notre visa préalable spécial.*

Même mesure sera prise à la suite d'une condamnation prononcée en vertu du 3° paragraphe de l'article 1°, cette mesure sera prise de plein droit en cas de récidive, à la suite de deux condamnations prononcées pour le même motif, dans le délai d'un an.

Article 4. - *Le présent arrêté abroge tous arrêtés antérieurs relatifs aux cinémas dans l'Oise. Il doit être et demeurer affiché tant à la porte qu'à l'intérieur de tous les Etablissements cinématographiques.*

M.M. les Sous-Préfets, Maires, Commisaires de Police, gardes-champêtres, et tous agents de la force publique sont, chacun en ce qui le concerne, chargés de l'exécution du présent arrêté.

Beauvais, le 24 Avril 1917

Le Préfet :
F. RAUX

Après ça il n'y a plus qu'à fermer boutique ! M. Raux est seul maître, seul juge en matière de films. On projettera seulement ce que bon lui semblera. Et comme il n'aime pas le cinéma... Concluez...

De l'ordre! de l'ordre! Une règle uniforme par pitié !

Le Cinématographe en Chine

L'article qu'on va lire nous est adressé par notre correspondant particulier en Amérique, M. Dooley. Il fait partie d'une série d'études sur les pays où l'industrie cinématographique n'est pas encore très développée.

Il nous est assez difficile, à nous autres, gens de l'Occident, de bien comprendre la Chine. Les conditions de vie, les mœurs, les coutumes, l'éducation, la religion, la philosophie sont à ce point différentes des nôtres qu'il importe avant tout de jeter un coup d'œil général sur ce pays.

Selon les derniers recensements, la population de la Chine s'élève à 440 millions d'habitants vivant sur une étendue de 4.277.170 mètres carrés, ce qui fait une moyenne de 102 individus par mètre. Il y en a 359 au Japon, 390 en Grande-Bretagne, et 34 aux Etats-Unis sur une même superficie. Deux villes comptent plus d'un million d'habitants ; 11 autres 500.000 ; 14 ont 250.000 habitants ; enfin, 23 villes comptent au moins 100.000 citoyens. Cela fait un total de 50 grandes cités, autant qu'aux Etats-Unis en 1910.

En Chine, les conditions de vie sont à très bon marché. Les hommes travaillent pour leur nourriture et ce qui est absolument indispensable à leur entretien. En maintes circonstances, ils remplacent les bêtes de somme.

A l'heure actuelle, en Chine, les affaires cinématographiques sont limitées aux villes de Shanghaï, Tien-Tsin et Hong-Kong. Le public des établissements est composé de l'élément étranger et de quelques membres de la haute société locale. Les prix d'entrée ne sont pas supérieurs à 3 francs, mais il y a des fauteuils à 60, 40, 25 centimes et des places debout à 10 centimes. Les spectacles durent deux heures. Il y a deux séances le soir et trois l'après-midi. Le Chinois goûte particulièrement les histoires policières et les films d'aventures.

On perçoit sur chaque film entrant en Chine 5 0/0 de sa valeur. Les principaux fournisseurs de bandes sont : l'Amérique, la France et l'Italie.

On peut calculer que 440 millions d'individus ignorent totalement le cinéma et n'ont jamais vu un film. Le cinéma deviendra populaire en Chine lorsque les chemins de fer pénétreront partout. Il sera pour le peuple un excellent moyen d'éducation politique et économique.

La Chine assure à notre industrie un champ d'action étonnant parce que c'est un des rares pays neufs et que le cinéma y est encore pour ainsi dire inexploité. J'aurai l'occasion de parler bientôt du Siam et des Indes.

F. Dooley.

" Le Courrier " à Calais

L'installation d'un cinéma municipal au grand Théâtre, qui avait été décidé par nos édiles, dans le but de fournir des subsides aux œuvres de guerre locales, semble renvoyée aux calendes grecques.

L'initiative de notre conseil municipal n'a pas reçu, paraît-il, l'agrément de la sous-préfecture qui devait statuer en dernier ressort.

Peut-être est-ce regrettable pour nos œuvres de guerre, d'autant qu'une partie du matériel était déjà acquis ?

Nos établissements particuliers s'efforcent de rivaliser de goût dans le choix de leurs programmes.

A la *Coopérative-Cinéma* nous eûmes durant les fêtes de la Pentecôte le plaisir de pouvoir applaudir *Fédora*, superbe drame en 6 parties d'après le chef-d'œuvre de Sardou interprété par l'incomparable artiste Francesca Bertini. Cet intéressant film était accompagné de *L'Echéance* : émouvante comédie dramatique avec les excellents artistes Vinci Vergani et Tullie Carminatti ; *Gaby en auto, Ouvrier par amour*, comiques et les *Annales de la guerre*..

— Le *Critérium* nous a offert une série de représentations de *Cabiria* , l'œuvre magnifique de d'Annunzio dont on sait le triomphal succès à Paris et partout où fut projeté ce film véritablement artistique.

— A *Calaisiona-Ciné* le *Comte Rupert de Hentzau*, grand drame de cape et d'épée ; au *Cinéma-Pathé*, le *Geste*, intéressant film dramatique en 4 parties très goûté, d'ailleurs.

A. R.

" Le Courrier " en Italie

Devant un public des plus choisis, le théâtre Costanzi vient de projeter le beau film français « L'Aiglon », dont l'admirable mise en scène fut ordonnée par Ed. Rostand lui-même.

La grande artiste Alda Borelli, qui interpréta « L'Aiglon », parut sur la scène après la projection, dans le costume blanc du roi de Rome, et chanta les beaux vers de Rostand, traduits par M. Mario Giobbi.

Ce fut une belle représentation, et un succès de plus à l'actif des Etablissements L. Aubert qui ont édité ce film.

Une conférence a été donnée à la Société Artistique Internationale intitulée « *Mémoires d'Art et d'Artistes à Rome* » par Sainte Bargellini. Cette conférence fut illustrée par de très artistiques vues cinématographiques.

A la *Palatino*, on travaille activement à « *Fabiola* », qui sera prêt, dit-on, vers la fin du mois de Juin.

A la *Cœsar*, « *Malia* «, avec Francesca Bertini.

Une importante société cinématographique de Rome prépare un film très intéressant, dont le scénario a été conçu par un grand auteur italien. Ce film sera projeté en Italie et à l'étranger, au bénéfice de l'œuvre de la Croix-Rouge.

La marquise Marie Letizia Costafilo, une des plus jolies femmes de la haute société romaine, tient un des principaux rôles.

P. BOTTARI

" Le Courrier " en Amérique

La *General Film Corporation* annonce un nouveau tarif de location de ses films. Les établissements de spectacle étant rangés par catégories, les prix seront établis en raison directe de l'importance de chacun d'eux. Ils oscilleront entre 10 dollars et 1 dollar et demi par bobine et par jour. Ces projets paraissent actuellement irréalisables, à moins que la *General Film* ne « contrôle » tout le marché.

Le match entre la popularité des films de Charlot et celle de Max Linder continue. Le comique national français obtient toujours de beaux succès.

On dit que le Comité législatif de New-York se propose de taxer assez lourdement les éditeurs et les loueurs mais de ne pas augmenter les charges actuelles des directeurs dont la situation n'est pas des plus brillantes.

On parle beaucoup d'un nouveau procédé de cinematographie en couleurs, mais il ne paraît pas appelé à une grande popularité. On a fait, voici quelques années, un certain bruit à propos du cinéma parlant, presque tombé dans l'oubli aujourd'hui. Il en sera peut-être de même de cette innovation, pour quelque temps encore tout au moins.

De gros financiers sont en rapports de plus en plus étroits avec les représentants de La Fox, de la Freuler, Laemle, Povvers, Aitkin, Zukor, Lasky, etc. Le trust s'annonce comme devant être très important.

M. B. Hampton, président de la *General Film*, passerait à d'autres fonctions.

Une censure rigoureuse s'exerce sur les films indécents ou immoraux. La licence d'exploitation sera retirée aux directeurs coupables d'une faute.

Le Rialto Théâtre a fait salle comble le jour où l'on a passé le film *Mères Françaises*, avec Mme Sarah-Bernhardt.

Marcus Lœw a commencé la construction d'un cinéma très important, dont le prix ne sera pas inférieur à 1 million de dollars.

Mabel Normand vient de terminer un beau film dont je reparlerai.

F.-R. DOOLEY.

Les Nouveautés

LUNDI 4 Juin

Présentations de L'ASSOCIATION CINÉMATOGRAPHIQUE PARISIENNE, 21, Rue de l'Entrepôt

2 h. MARY
18, rue Favart. — Tél. : Louvre 32-79

LIVRABLE LE 29 JUIN

Triangle. — *Les parvenus,* comédie satirique en 4 parties, interprétée par Bessie Barriscale, 2 aff. photos 1340

3 h. Société VITAGRAPH
15, rue Sainte - Cécile. — Tél. : Louvre 23-68

LIVRABLE LE 22 JUIN

Une supercherie, comique, aff. 250
L'Héritier trop pressé, comédie, aff. 316

3 h. 20 ACTUALITES DE LA GUERRE

Annales de la guerre n° 11, env. 200

3 h. 25 Louis AUBERT
124, avenue de la République
Tél. Roquette 73-31 et 73-32

Theatro. — *Les héros de l'aviation de Venise,* documentaire, aff. et photos 145
Globe. — *Le manteau vert,* drame, 2 aff. photos. 1302
Edison. — *La précieuse compagne,* drame, aff... 315
Victor. — *L'épreuve de Lucy,* comédie, aff. 278

4 h. 45 INTER-FILMS M. GALIMENT

LIVRABLE LE 29 JUIN

Inter-Films. — *Voyage en Laponie,* artistic coloris, plein air 168

LIVRABLE LE 15 JUIN

La grande offensive Italienne vers Trieste 800

MARDI 5 Juin

9 h. 1/2 Présentation
PATHÉ FRÈRES
PALAIS de la MUTUALITÉ
325, rue Saint-Martin
PROGRAMME N° 27

LIVRABLE LE 6 JUILLET

Drame

L'Orage « Valetta », 1 aff. 120/160 ; 1 affiche 240/320 1195

Comique

Pathé Frères. — *Les Millions de Rigadin* (Série supérieure), 1 affiche 120/160 585

Série instructive

Pathécolor. — *Les Danses enfantines* (étudiées au ralentisseur Pathé Frères) 145

Orchestre Artistique sous la Direction de M. A. LEPARCQ

HORS PROGRAMME

Sortant avec le programme n° 27

Pathé Frères. — *Ravengar.* — 9[e] épisode « *Le Manteau Invisible* », 1 affiche 120/160 ; 1 affiche 240/320 610

Présentations de L'ASSOCIATION CINÉMATOGRAPHIQUE PARISIENNE, 21, Rue de l'Entrepôt

2 h. L'UNION
12, rue Gaillon. = Tél. Louvre 14-18, Gutenberg 30-92

Eclair. — *Eclair-Journal, actualités du monde entier pour le programme de vendredi 9 juin.* . 150
Eclair. — *Vision tragique,* drame, 1 aff. 4 morceaux, photos 30/40 990
Eclair. — *Les aventures des pieds nickelés,* dessins animés, comique, 1[re] série, 1 aff. env. 125

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION, GAUMONT

2 h. 55 28, rue des Alouettes
Tél. Nord 14-23

LIVRABLE LE 29 JUIN

Gaumont. — *Le devoir,* comédie dramatique, aff. et photos 1200
Kineto (Exclusivité Gaumont). — *Dans le monde des insectes.* — *Les habitants de nos campagnes,* documentaire 155
Arènes sanglantes, drame 1380

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

4 h. 45 16, rue Grange-Batelière
Tél. Gut. 30-80, Central 0-48

LIVRABLE LE 22 JUIN

Lumina. — *Le roi de la mer* (hors série) drame, 2 aff. 1600

LIVRABLE LE 29 JUIN

Film National. — *La beauté qui meurt* (série artistique A. G. C., drame, 2 aff. 1300
(Ces deux films ont été présentés spécialement à Majestic le 26 mai.
Theatro Film. — *La nouvelle Italie en armes* (1[re] série), documentaire 250
L/Ko. — *Totoche en aéro,* 2 aff. 580

Imprimeur-Gérant : F. BARROUX, 58, Rue Grenéta. — Paris.

Semez des Pommes de terre,
Pour nos Soldats, pour la France !

Reviens à la Terre !

(Simple lettre d'une Mère)

(Pièce à dire entre deux films)

Tu m'écris, mon pauv' petit gas,
Qu'à Paris tu crèv's la misère,
Qu'il y a des grèv's et puis un tas
D' circonstanc's qui t' mett'nt en colère.
Peut-êtr' ben qu' t'as pas tous les torts
Et qu' j'eus mieux fait, dans ta jeunesse,
Au lieu de te pousser si fort,
De te garder près d' notre ânesse!
Puisque la ville est un mirage
Qui fascine le campagnard,
Qu'on y dépens' plus que son gage,
Mieux vaut encore manger du lard
Dont on est le propriétaire.
Crois-moi, mon gas, reviens,
Reviens
A la terre!

***

Elle est dure, hélas! j'en conviens,
A labourer, mais, à cette heure,
Par les machin's on trouv' moyen
De fair' sa journée en une heure.
Pour faucher, c'est encor' bien mieux :
On s' promène, assis sur un siège,
Tandis qu' les épis glorieux
En gerbes d'or vous font cortège!
Puisqu'à la ville il est d'usage,
Périodiqu'ment, sur le boul'vard
D'aller proclamer le chômage,
Mieux vaut demeurer montagnard
Et s' faire aimer d'une bergère!
Crois-moi, mon gas, reviens,
Reviens
A la terre!

A qui la travaille avec foi
La terre est douce et généreuse
Et c'est moins pénible, parfois,
Que l'usine tumultueuse.
On la quitt' pour être un *monsieur*,
Mais, souvent, on a l' ventre vide.
Le visage est maigre et livide.
Malgré des habits somptueux
Puisque la ville est la galère
Dont vous vous faites les forçats,
Campagnards! rev'nez à la terre;
Elle, du moins, vous nourrira
Et vous sera plus salutaire!
Crois-moi, mon gas, reviens,
Reviens
A la terre!

***

Ta promise attend ton retour,
La mine haute et le teint rose,
Car, pour toi, son cœur reste sourd
Aux fiancés qu'on lui propose.
Tu trouveras tous les outils
Fourbis de neuf et, dans l'étable,
Deux bœufs en hercules bâtis,
Sans parler d'un vin délectable.
Quitte la ville et son tapage
Qui trouble le sommeil divin;
Laisse là ton sixième étage,
Reviens au pays baroussin
Dans les bras de ta vieille mère!
Crois-moi, mon gas, reviens,
Reviens
A la terre!

Joseph LATOUR,
Officier d'Académie.



AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

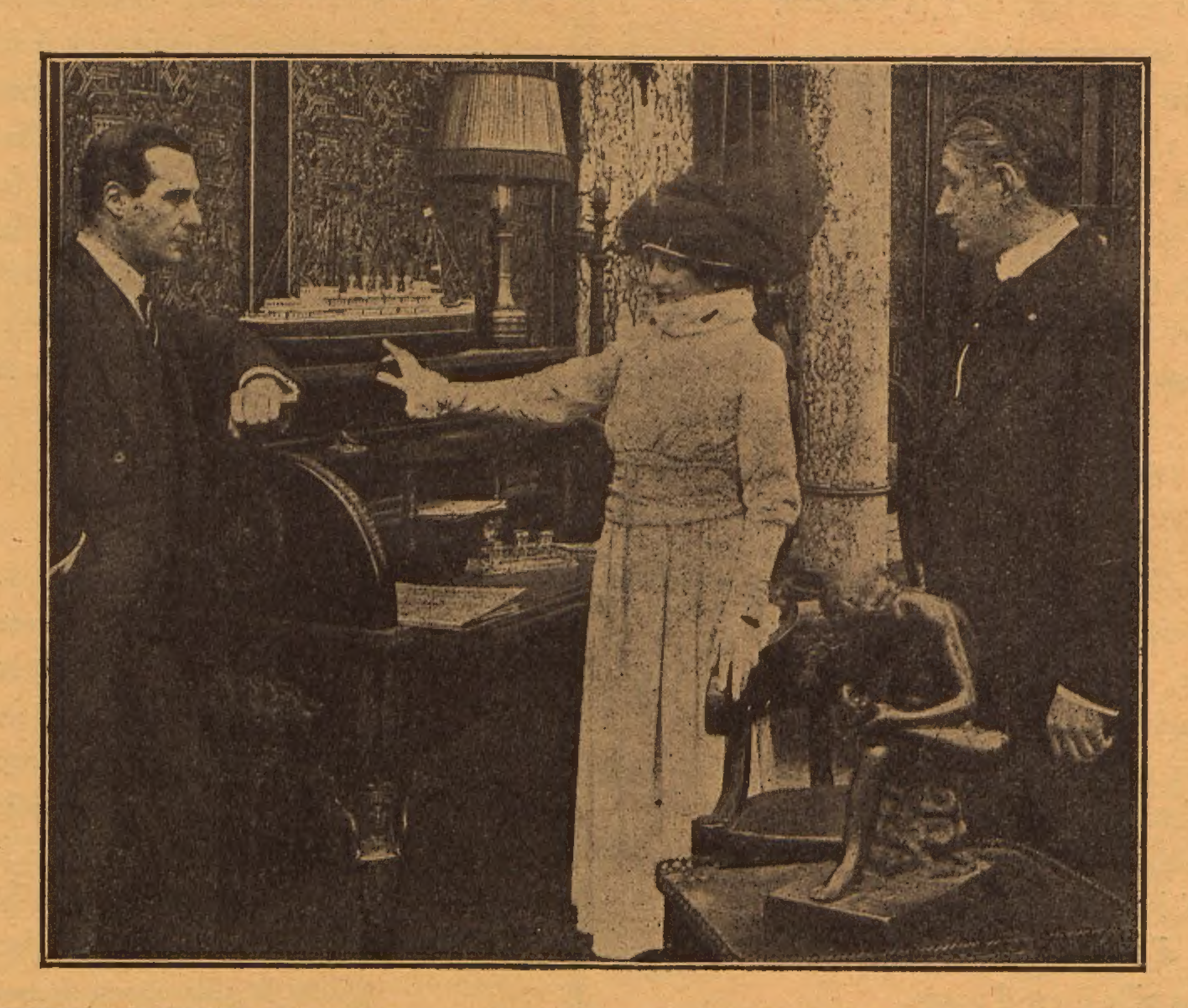
16, Rue Grange-Batelière, PARIS

Agences à Marseille, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Lille, Nancy, Alger, Bruxelles.

Le 22 Juin :

- Un Grand Film Français -

Un Grand Succès :



LE ROI DE LA MER

Grand Drame Moderne en 4 Parties

(Film **" LUMINA "** *)*

Sponsored by the University of Wisconsin-Madison Center for Interdisciplinary French Studies, the French Embassy, and the ACLS Digital Extension Grant, “Globalizing and Enhancing the Media History Digital Library” (2020-2022)

